



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
HEIDELBERG

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52725

---

#### Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

littérature à vocation orale. Le colporteur chantant sa marchandise était bien désormais une figure du passé.

On aura compris que la tentative d'archéologie littéraire entreprise par Monika Wodsak ménage bien des découvertes. D'autant que l'analyse de contenu se double d'une enquête sur les conditions de fabrication et de diffusion, malgré les difficultés qui s'attachent à ce genre d'étude. On aurait pu souhaiter un meilleur équilibre entre les données. On s'attarde par instants un peu longuement sur des présentations quelque peu évidentes (par exemple l'analyse de la *Complainte de Fualdès* et de ses dérivées, p. 158–192), et à l'inverse on aurait aimé, plus de détails sur la nature supposée populaire de la complainte. Mais tel qu'il est, ce livre, patiente exhumation d'œuvres oubliées, est un modèle de probité dont la lecture se soutient, avec grand intérêt, de bout en bout.

Henri DURANTON, Saint-Etienne

Münzprägung, Geldumlauf und Wechselkurse. Minting, Monetary Circulation and Exchange Rates. Akten des 8th International Economic History Congress Section C7, Budapest 1982. Im Auftrag der Economic History Association hg. von Eddy VAN CAUWENBERGHE und Franz IRSIGLER, Trèves (Verlag Trierer Historische Forschungen) 1984, 421 p. (Trierer Historische Forschungen, 7).

Il y a des modes en histoire comme partout ailleurs. Ce n'est un mystère pour personne. Une idée, un thème éclosent brusquement dans le champ des études, qui attirent un jardinier, deux jardiniers, une escouade, une foule d'historiens, tous avides de lui apporter de l'eau ou d'en obtenir, par croisement, une nouvelle variété à laquelle ils donneront leur nom. Parfois, l'attention se détourne comme elle était venue, à la merci d'une foudrue: la fleur s'étiole et périt. D'autres fois, les amateurs sont si nombreux et le succès si rapide que la banalité récupère ce qui avait fait figure un moment de novation extraordinaire et l'on s'en désintéresse pour n'y plus trouver d'attraits. Un dernier cas – pour nous limiter – est celui des recherches qui débutent en fanfare, puis retombent faute de constance de la part des gens préposés à leur poursuite – ou du public, et qui renaissent, après une éclipse plus ou moins longue sous l'effet d'une sorte de «revival».

La situation des études monétaires historiques relève, me semble-t-il de cette troisième occurrence. Avec quelques touches complémentaires. Au fond, jamais l'importance de la monnaie comme agent de l'histoire – de l'histoire économique et de l'histoire tout court – n'a été niée, l'économie politique poussant à la roue pour qu'elle soit prise en considération, au contraire. Mais on se contentait facilement pour elle comme pour les métaux précieux dont les avanies sur le plan de la recherche sont analogues, on se contentait de données anciennes, fondations assorties de spéculations de génie et, qu'à cause de cela même, on préférerait ne pas trop rajeunir pour ne pas démolir un beau château de cartes. Il a fallu cinquante ans et combien de batailles pour parvenir à produire des chiffres complétant pour un siècle et demi les arrivages de trésors américains arrêtés en 1660 par Earl J. Hamilton: il a fallu 1956 pour disposer de séries fiables sur les frappes monétaires en France de 1493 à 1680 et un tiers de siècle en sus pour les voir prolonger jusqu'à la Révolution alors que l'on ne manquait pas de couplets dans les ouvrages historiques sur l'enrichissement du Royaume, celui de la bourgeoisie, etc. ...<sup>1</sup>

<sup>1</sup> E. J. HAMILTON, *American treasure and the price revolution in Spain 1501–1660*, Cambridge, Mass. 1934; M. MORINEAU, *Incroyables Gazettes et fabuleux métaux. Les retours des trésors américains d'après les gazettes hollandaises (XVI<sup>e</sup>–XVIII<sup>e</sup> siècles)*, Cambridge U.K. – Paris 1984–85; F. C. SPOONER, *L'économie mondiale et les frappes monétaires en France 1493–1680*, Paris 1956; ID., *The international economy and monetary movements in France 1493–1725*, Cambridge, Mass. 1972; M. MORINEAU, *Les Frappes monétaires françaises de 1726 à 1793. Premières considérations*, in: J. DAY (éd.), *Études d'histoire monétaire XII<sup>e</sup>–XIX<sup>e</sup> siècles*, Presses Universitaires de Lille 1984. – Je m'excuse

Le défaut de continuité dans l'effort est une des raisons qui ont empêché l'histoire d'accéder à un degré supérieur de valeur scientifique. Avoir une impression, être d'opinion, se laisser bercer du balancement entre deux versions toutes deux plausibles, aucune sûre, était un vice et un bonheur qui semblaient conjoints, pour le meilleur et non le pire, au métier d'historien. L'intérêt que présente le livre dont il est rendu compte ici, le premier grand intérêt, c'est, précisément, de s'inscrire sous le signe de la conjugaison des bonnes volontés – disons mieux: des volontés tout court – et d'offrir quelques garanties de persévérance. Les communications qui y sont réunies ont été débattues, parfois ardemment, à Budapest au sein du groupe animé par Eddy van Cauwenberghe, Franz Irsigler et Martin Koerner<sup>2</sup>. Mais elles ne sont pas demeurées à l'état de papiers délivrés une fois pour toutes et que l'on oubliera ensuite ou sur lesquelles on se cramponnera sans esprit de conquête. Elles ont été suivies déjà d'un colloque à Bloomington (Indiana), d'un autre à Stockton (Californie) et l'on en annonce encore un à Tokyo (en 1987). D'autres initiatives, prises à côté et indépendamment, témoignent de la pluralité des approches: ainsi les conférences tenues à Bruxelles par H. van der Wee en octobre 1985 et à la Monnaie de Paris en janvier 1986 (organisateur: P. Depeyrot). Il est souhaitable que ces efforts se conjuguent, s'harmonisent, se stimulent et que la recherche, maintenue naguère par des hommes un peu isolés et d'autant plus méritants (un H. Enno van Gelder en Hollande, un V. Janssens en Belgique, un J. Lafaurie en France, etc. ...) se déploie dorénavant suivant des lignes de force, des canevas, des plans d'investigation établis à l'avance et discutés pour limiter le «bruit», c'est-à-dire en langage informatique l'inutile ou le nuisible.

La diversité des démarches et des points de vue n'en sera pas nécessairement compromise. Le volume que nous avons sous les yeux en fournit une première idée en même temps qu'il peut, par tel ou tel aspect, susciter des réflexions et des remarques que chacun essaiera de rendre aussi «constructives» que possible. Eclairons notre lanterne pour commencer par l'indication du contenu même de l'ouvrage: recension élémentaire mais indispensable pour fixer un cadre. Dans le temps, la période couverte va du XII<sup>e</sup> siècle au XIX<sup>e</sup>, avec une forte concentration des communications sur la fin du Moyen-Age et l'époque dite moderne. Géographiquement, comme l'indiquent les éditeurs, l'intérêt s'est porté davantage sur une Europe du Nord-Ouest, prise au sens large, c'est-à-dire entrée dans les cantons suisses et s'étendant jusqu'à l'Angleterre, avec une certaine focalisation sur les Pays-Bas (du Sud beaucoup plus que du Nord). En dehors de ce territoire font une apparition et plus qu'une apparition la Hongrie (grâce à Janos BUZA); l'Inde (grâce à Frank PERLIN) et le Canada (grâce à Donald G. PATTERSON et Ronald D. SHEARER). La thématique est plus difficile à classer, chaque auteur pouvant toucher à plusieurs centres de préoccupation à la fois. Puisqu'il faut néanmoins essayer d'en donner une idée, disons que la production des métaux précieux, aliment principal de la circulation monétaire à l'époque, n'a pas vraiment retenu l'attention, captant seulement de temps à autre des références à des faits supposés connus (mais, en réalité, mal connus). La production de monnaie (les frappes ou émissions) a fait l'objet d'une plus grande considération sans toutefois être retracée et analysée pour elle-même, le plus souvent, soit que les auteurs n'aient pas voulu reproduire tout uniment certains de leurs travaux encore inédits, directement axés sur ce sujet (cf. Didier HAENECAERT); soit qu'ils s'en soient tenus, comme pour les métaux précieux, à des données très (trop) traditionnelles (J. J. Mc CUSKER et J. C. RILEY sur la France de 1650 à 1788)<sup>3</sup>. Ce qui domine, finalement, comme problématique

de me citer ainsi, d'entrée et d'abondance. A ma décharge, sans doute puis-je invoquer que l'on ne m'eût point demandé ce compte-rendu si l'on n'eût su que j'étais un peu... orfèvre en la matière. D'autre part, les remarques qui émailleront ce commentaire auront, nécessairement, quelque lien avec ce que j'ai trouvé moi-même et défendu. Il est bon que le lecteur le sache, puisse aller y voir, quitte, s'il en juge de cette manière, à rejeter mes conclusions mais en connaissance de cause.

<sup>2</sup> Aux communications présentées à Budapest ont été joints un certain nombre de «papiers» soumis au colloque de Bloomington qui suivit. Cf. plus bas.

<sup>3</sup> Cf. la référence à notre travail ad hoc à la note 1.

dans l'ensemble, ce sont les variations de valeurs ou les variations de volume de la monnaie dans les divers pays examinés, variations mises en rapport plus ou moins avec la circulation nationale ou internationale, en amont; avec les prix, en aval. Dennis O. FLYNN, enfin, couronne l'édifice par deux articles, fruits d'une incursion critique dans l'arsenal théorique dont disposent les historiens (tour à tour cornacs des économistes et cornaqués par eux), pour rendre compte des mécanismes généraux de l'économie et des conjonctures. Mais le souci d'un arrière-plan conceptuel systématique affleure également dans mainte autre communication – dont celle de D. G. PATTERSON et R. A. SHEARER, la seule qui s'inscrive (et pour cause) en infraction au schéma du «classical gold standard»: Canada and the U. S. Greenback inflation.

La thématique commande-t-elle la méthode ou l'inverse? On n'aurait pas posé cette question, voici quelques décennies. Il n'en va pas de même aujourd'hui. Jadis, au fond, l'histoire monétaire était pratiquée sur un mode qui ne la différenciait des autres secteurs de l'histoire que sur un point: on y dépendait, là comme à babord et à tribord, des «sources» et ce qui en faisait l'originalité comme aussi, avouons-le, un caractère rébarbatif à beaucoup, c'était l'engagement forcé dans tout un tas de calculs compliqués, un labyrinthe arithmétique égayé (si l'on peut dire) de fractions impossibles aux dénominateurs (pour l'aloi, le poids, les droits de monnayage, etc. ...) invraisemblablement étirés jusqu'à cinq, six chiffres ou davantage. Ce type de discours n'est pas entièrement absent du volume examiné et, en le décrivant, nous n'avons eu, faut-il le préciser, aucune intention de dénigrement: on en verra plus loin des preuves. Mais l'évolution des techniques, des moyens d'investigation entre les mains des chercheurs (quand ils en ont la jouissance, ce qui n'est pas le cas en tous pays ou en tous lieux), l'influence exercée par l'économie politique et les débats autour des grandes thèses (monétariste, populationniste), le prurit ou la conviction d'atteindre le fond des problèmes par des mises en corrélation sophistiquées tendent à renverser le rapport entre thématique et méthode. A présent, et je crois que ce fut le cas un certain nombre de fois pour les communications de Budapest ou de Bloomington, sinon de Stockton, la possibilité entrevue du suivi d'un paramètre, l'espérance d'une équation explicative au terme d'un croisement et d'un recroisement des données créent une sorte de délimitation préalable du sujet ou du thème que l'on va étudier avec les avantages (approfondissement, appareil mathématique) et les inconvénients (rétrécissement du champ, fausse sécurité des postulats) que cela implique.

L'approche périphérique que nous venons de mener à l'entour, autour et en nous rapprochant du centre va nous permettre d'exposer plus commodément les résultats présentés dans le livre. D'une part, il est évident que nous ne pouvons les ramener à une unité qui resterait factice – bien que tout le monde se soit occupé de la monnaie. Ce qui est dit pour la politique anglaise en matière de monnayage entre 1180 et 1250 en Angleterre et de la refraque ordonnée en 1247 (Natalie FRYDE) vaut pour ce pays dans ces soixante-dix ans; les conclusions de J. H. MUNRO, dans l'article suivant, sur les émissions monétaires, la monnaie et les prix au Bas Moyen Age en Angleterre et aux Pays-Bas sont également ancrées dans un espace et dans un temps que l'on sait, de longue date, particulièrement familiers à l'auteur; et ainsi de suite, pourrait-on ajouter, piquant au hasard l'ancienne Suisse de M. KOERNER, la Hongrie, l'Inde, etc. ... D'autre part, les présupposés pas toujours explicites mais présents dans beaucoup de communications, les réflexions de caractère général, l'attraction même engendrée par l'utilisation d'un appareil complexe de droites et de graphes parfois presque subornant, suggèrent des recoupements, dévoilent paradoxalement de grands vides, appellent – à notre sens – un certain retour épistémologique à la problématique de base. Peut-être ne peut-on jamais se refaire? Ce que je vais dire maintenant coïncidera fortement avec les propos que j'ai tenus en janvier 1986 au Colloque international réuni à la Monnaie de Paris et qui prenaient appui (ou contre-appui) sur un substrat fort différent de celui des rencontres de Budapest ou de Bloomington, à savoir des travaux de numismatique, presque à l'état pur. Mais la répétition ou la fidélité n'est pas fortuite. Il est évident qu'à Paris pas plus que dans la capitale hongroise ou à Bloomington, on ne pouvait pas s'enfermer ou l'on n'a pas songé à se pencher parce que c'était trop ambitieux,

démesuré, hybride (au sens étymologique grec du terme), on n'est pas revenu sauf incidemment sur ce qui fonde effectivement la circulation monétaire pas plus que sur ce qui fonde les prix (préoccupation moins »actuelle« à Paris qu'à Budapest).

Opération pourtant nécessaire. Pour deux raisons principales. La première, c'est qu'en attaquant les problèmes monétaires de but en blanc dans une pratique strictement localisée et datée, on les prend »de biais«, »à travers banc«, en manquant d'une référence ultime qui les replacerait dans une conception d'ensemble ou on s'abandonne et on les abandonne subrepticement à une conception d'ensemble non discutée quoique, peut-être discutable. Je découvre la seconde raison dans un phénomène encore plus prégnant et délétère: en s'abstenant de revenir à la base, au vécu, au concret, les historiens, à leur corps défendant, contribuent à maintenir les problèmes monétaires dont ils s'occupent dans une sphère »d'étrangeté«; une étrangeté qui, au Moyen-Âge, sinon avant, sinon après, apparemment de pure technicité, était le manteau dans lequel se drapaient les »experts« pour snober le vulgaire; une »étrangeté« qui, aujourd'hui, dans un univers monétaire fort différent de l'ancien (différence fort mal soulignée et fort mal répertoriée dans les manuels), se perpétue et s'est peut-être aggravée par le truchement des grandes théories qui les ont pris en otages et ne les relâchent pas ni volontiers ni aisément. Je ne vise pas, par ces remarques, à disqualifier en bloc ou en détail un ouvrage dont j'ai commencé à dire et dont je redirai le mérite exemplaire. Mon but apparaîtra mieux quelques paragraphes plus loin. J'aurais mauvaise grâce, au surplus, en feignant d'ignorer les élégantes et fines discussions de D. O. FLYNN qui, effectivement, a placé sous son microscope les théories auxquelles je viens de m'en prendre, pour en distinguer les imperfections, les altérations et les mues. Mais, nonobstant l'admiration pour ses analyses, c'est sur l'argumentation de ses communications et, principalement, de la seconde, que l'on voudrait s'appuyer pour montrer que notre effort d'intelligence des phénomènes monétaires comme de ceux qu'ils animent et qui les enrobent tout à la fois: les phénomènes économiques, doit être conduit sans défaillance jusqu'à son terme, jusqu'au tuf. »Intelligence« a, ici, son sens actif de »lecture à l'intérieur«, à l'intérieur de ce qui se passe et s'est passé »pour de vrai«.

Je n'insisterai pas sur l'historiographie. Je déplorerai seulement le renvoi dans une simple note aux »primitifs« espagnols de l'économie politique, l'élosion de Jean Bodin, parce qu'ils me paraissent tronquer d'emblée le débat en plaçant un commencement absolu à la théorie quantitativiste là où il n'est pas et à un moment où, inopportunément pour celle-ci, certaines choses avaient déjà changé qui auraient dû l'infléchir autrement. J'ai beaucoup apprécié en revanche la distinction entre les trois versions de cette théorie depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'exposé du renversement subreptice subi par la formule de Fisher ou à elle infligée, sans qu'ils s'en rendent compte, par les économistes (les pionniers de Cambridge, seuls conscients en l'affaire). Le contraste entre la conception classique de la monnaie (monnaie-marchandise, argue D. O. FLYNN) et la théorie moderne, en fait des deux ou trois dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle (monnaie à la demande ou à la commande, traduirai-je), est extrêmement bien souligné mais, à mon sens, insuffisamment exploité. Ce n'est point contraste, c'est opposition, contradiction, indice d'une transformation de l'économie, qui est bien – pour une fois, j'agréerai sans scrupule le mot: une révolution. Et dont les conséquences ne sont point tirées. Quant à l'interprétation dite »classique« de la monnaie-marchandise, dont la valeur à l'instar de toute autre marchandise, dépendrait de son coût de production via le travail requis pour l'obtenir, elle me semble pécher, dès sa formulation – et à cause de la date de sa formulation, en partie; à cause de l'obnubilation des »classiques« pour une autre – par son acceptation ingénue des métaux précieux comme étalons, de l'occultation du fait essentiel qu'est l'établissement synallagmatique des prix sur le marché. Le passage de Ricardo, cité à la page 386, illustre magnifiquement l'illusion. Il déclare que la valeur des métaux précieux doit se déduire comme celle des autres marchandises »non du taux de profit, ni du niveau des salaires, ni de la hauteur de la rente payée pour l'exploitation des mines, mais de la quantité totale de travail nécessaire pour les extraire et les apporter sur le marché« (c'est nous qui

soulignons). Il oublie que, sur un marché, pour qu'il y ait échange, il faut que la contre-partie des métaux précieux, les marchandises courantes, y aient aussi été apportées et qu'en conséquence le prix peut fort bien être déterminé par la «valeur» acquise de ces marchandises ordinaires à leur arrivée sur le marché (y incluant la survalue annexe de la rareté éventuelle). Il l'est indiscutablement quand les marchandises recherchées sur le marché sont de première nécessité, comme c'est le cas pour le blé – indicateur-clef des prix de l'économie avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les autres occurrences, c'est la possession de la monnaie conjuguée avec le désir de l'objet à acheter qui peut inciter à offrir davantage d'argent pour l'emplette et, donc, cette fois, fixer le prix. La «révolution» de système économique survenue dans les pays occidentaux au XIX<sup>e</sup> siècle consiste précisément dans la substitution à un marché à dominante nécessité, qui «tirait» sur les disponibilités monétaires, d'un marché à dominante libérée ou semi-libérée de la nécessité dans lequel l'offre de monnaie peut solliciter et susciter une augmentation de la production des biens de second ordre quand les conditions techniques pour une telle augmentation sont remplies (ce qui avait bien démarré déjà au début du XIX<sup>e</sup> siècle)<sup>4</sup>.

Nous nous sommes attardé sur la communication de D. O. FLYNN sans en épuiser les réserves de contenu. Nous sommes obligé de passer rapidement sur les autres points. Nous pouvons d'ailleurs ramasser l'essentiel de notre propos en disant qu'il nous faut passer au rayon laser à peu près toutes les notions dont nous nous sommes servis jusqu'ici presque sans y penser ou en y pensant dans les termes où les avaient pensées des auteurs indûment érigés en oracles (l'on savait bien pourtant, combien les oracles, qu'ils fussent de Delphes, de Cumes ou de Manchester étaient obscurs la plupart du temps!). Comme nous venons de le laisser entendre, la première notion à réexaminer est sans doute celle de «marché». On n'en a point marqué assez l'amphibologie et que la référence à un marché général, aussi général que vague, cachait, voire dénaturait le fonctionnement réel des «marchés» (au pluriel) qui, de proche en proche, recomposent un ensemble national ou international (peu importe que cela nous ramène à Hume si Hume avait fléchi dans la cible). Mais la monnaie, elle aussi, a besoin d'être autopsiée. Soit dans son rapport avec les métaux précieux, ce que BEVERIDGE avait amorcé; soit dans sa modulation et, surtout, dans les motifs de son émission, les modalités de sa diffusion, sa véritable utilisation. D. O. FLYNN est revenu avec bonheur sur le problème que la définition de la «monnaie» posait aux «classiques»; J. J. McCUSKER et J. C. RILEY ont pressenti le poids des énigmes grevant sa circulation en France au XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est permis d'aller plus loin, il est souhaitable de continuer<sup>5</sup>. Curieusement, la distinction faite par Fisher entre monnaie «active» et monnaie «passive», bien oubliée mais opportunément rappelée par D. O. FLYNN (bien qu'il donne le sentiment de la combattre) redonnerait de l'alacrité à sa formule, qui n'en demeurerait pas moins une tautologie, car sur un «marché» bien déterminé et sur la somme des marchés de tel ou tel cercle la relation  $QP = MV$  serait bel et bien réalisée si l'on réduisait M à la masse monétaire effectivement mise en branle pour les transactions mais cette distinction de Fisher ruine définitivement la thèse de E. J. Hamilton qui, lui, a postulé implicitement que toute la masse monétaire disponible était jetée sur «le» marché dont elle aurait ainsi réglé les

4 D'où la réversibilité du schème des échanges que nous avons mise en évidence dans: Incroyables Gazettes (cit. n. 1) en baptisant le premier sens de «lévogyre» et le second de «dextrogyre», en fonction de la position du foyer d'appel. Nota: ces termes s'entendent d'après la formulation  $QP = MV$  que les économistes français donnaient à l'égalité de Fisher et que nous avons suivie sans vraiment réfléchir sur le moment à l'embarras qui en résulterait par confrontation avec l'expression anglo-saxonne (et originelle):  $MV = QP$  (ou  $PT$  selon D. O. Flynn). Mais tout compte fait, il est possible de s'y retrouver au prix d'une gymnastique simple de l'esprit et, d'autre part, la manière d'écrire la formule n'est pas innocente («not harmless», dirait D. O. Flynn): la nôtre «colle» mieux au fonctionnement du marché à l'ancienne et on en pourrait défendre la primauté de ce point de vue.

5 Dans l'article sur: Les Frappes monétaires françaises (cit. n. 1), nous avons mis en évidence le caractère «politique» des émissions à cette époque, liées aux guerres et localisées dans les Hôtels proches des frontières.

prix, sans préjudice de l'autre postulat d'un stock de métaux précieux en Europe pratiquement égal à zéro<sup>6</sup>.

D'avoir ainsi retourné sur le gril D. O. Flynn me rend un peu confus... Vis-à-vis de lui qui en concevra peut-être une rancune comme envers un bourreau; vis-à-vis des autres communicants qui, après tout, caressaient qui sait? tout au contraire l'ambition de devenir des Saint-Laurent... Que tous me pardonnent: je n'ai eu de mauvaise intention envers aucun; j'ai suivi la pente de mon esprit et obéi, comme dit plus haut, au sentiment d'une nécessité de clarification à la base. Au reste, une partie des réflexions suggérées par D. O. Flynn trouveraient leur emploi dans le commentaire de communications voisines qui, parfois, les appellent explicitement: ainsi, pour ne citer que celle-là, le «papier» de F. PERLIN où les problèmes de flux, de stock, de thésaurisation de la monnaie sous-tendent l'examen de l'évolution et de la transition dans l'Inde pré-coloniale. Bien plus, il y a une question parmi toutes celles que j'aurais eu loisir de soulever – si j'en avais eu le loisir – qui me paraît avoir été traitée abondamment et dans un contexte délibérément «positif». Je veux parler de l'intrinsèque des monnaies et de leur valeur de change. L'évoquer me permettrait de remettre en mémoire ou de citer les contributions et les noms d'Eddy VAN CAUWENBERGHE, de Rainer METZ, de Didier HAENECAERT, de Franz IRSIGLER, de Christian MEINICKE, de Martin KOERNER, de Janos BUZA et de Mark STEELE (je les cite dans l'ordre d'apparition au générique comme l'on dit d'un film). D'autre part, je n'ignore pas que derrière leurs textes présents, nombre d'entre eux pourraient exciper d'une œuvre plus considérable où se sont trouvés abordés quelques-uns des points discutés ci-dessus. Je songe, entre autres, à M. KOERNER pour ses études financières, à F. IRSIGLER et R. METZ pour la mercuriale de Cologne, etc. ... Ce n'est pas – Saint Laurent m'en préserve! ou ses bourreaux! – que je sois toujours d'accord avec eux. J'éprouve invinciblement une demi-réticence devant des courbes trop alambiquées et à la métamorphose d'une «trace» en «trend» ou tendance à moyen ou long terme. Mais, enfin, je sais qu'ils ne se laissent pas trop «emballer» par les «modes» et qu'ils ont le souci élémentaire de reprendre pied, à l'occasion, dans quelque étude de détail, solidement charpentée, ainsi que vient de le faire F. Irsigler au Colloque de Flaran<sup>7</sup>.

Je souhaiterais, en terminant, que la note d'humour glissée dans l'avant-dernier paragraphe dissipe, s'il en est besoin, l'humeur – la mauvaise – que d'aucuns auraient pu contracter à la lecture de ce compte-rendu. Mais qu'elle ne fasse pas perdre de vue, pour autant, le sérieux avec lequel il convient de se pencher sur les problèmes monétaires et ceux qui leur sont connexes, qu'elle ne compromette pas le succès de «Münzprägung, Geldumlauf und Wechselkurse» et pas davantage celui des rencontres en gestation pour le futur, autour de ces mêmes problèmes, réellement fondamentaux.

Michel MORINEAU, Clermont-Ferrand

6 Pour la formule  $QP = MV$ , cf. la note 4. Nous ne pouvons qu'effleurer ce que dit D. O. Flynn de la thèse populationniste. Le débat dont il fait état entre tenants de l'accroissement démographique (surtout urbain) responsable de l'inflation des prix et tenants de la thèse opposée souffre, à notre avis, d'une absence de référents chronologiques et de l'ignorance du renversement de schème de la vie économique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Sur le marché, de plus, les acheteurs ne peuvent être considérés comme des unités identiques mais chacun doit être différencié en tant que détenteur d'un pouvoir d'achat particulier. La prise en considération de ce dernier, pour les masses citadines, pose une chausse-trape à la théorie populationniste: nous rejoignons C. M. Cipolla sur ce point.

7 F. IRSIGLER, L'approvisionnement des villes de l'Allemagne occidentale jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, in: Centre Culturel de l'abbaye de Flaran, cinquièmes journées: L'Approvisionnement des villes de l'Europe occidentale au Moyen Age et aux Temps Modernes, Auch 1985. F. Irsigler tente de définir l'aire d'approvisionnement des villes allemandes, notamment de Cologne, en utilisant les schémas de von Thünen.